

“ que le fise, en plongeant dans nos coffres-forts, puisse ainsi se salir les mains.

“ Quoi ! messieurs, y songez-vous ? Il nous faudrait chaque année, au bout de l'inventaire, déclarer les millions gagnés dans ces trafics coupables et inscrire sur nos fronts, de notre propre main, l'épithète de malfaiteurs ! Quoi ! ces hommes d'aventure qui prennent un à un leurs grades de chevaliers, d'officiers, de commandeurs dans la légion d'honneur de l'industrie, forcé d'établir officiellement la base de leur crédit, ne pourraient plus faire de dupes à l'aide d'une fortune fictive ! Il n'y aurait plus que de rares et difficiles moyens de gagner malhonnêtement sa vie ! Jamais nous ne prêterons les mains à l'introduction d'un régime qui bouleverserait toutes les notions acquises et toutes les coutumes établies. Voici ma dernière parole, messieurs : c'est à la fois un avertissement et une menace : vous avez touché à tout impunément jusqu'ici : à l'enseignement, à la magistrature, à l'armée, aux jésuites, aux fonctionnaires ; ne touchez pas à la finance ! ”

— Personne ne demande la parole ! la séance est levée, dit le président.

Le peu de public qui assistait à la discussion et les députés eux-mêmes se retirèrent lentement, tête basse, en proie à une préoccupation bien légitime : ils voyaient déjà dégringoler la rente.

— Allons voir Estève, dit Jacques à Oscar, que les fantasmagories de cette journée avait ahuri complètement.

Estève qui, depuis une heure, avait terminé sa confession générale, se promenait avec agitation sous les marronniers d'Inde dont l'ombrage protége, contre les coups de soleil, le crâne des jeunes lévites, dans la cour du séminaire. Oscar Champavant avait ses entrées grandes et petites dans toutes les saintes maisons. On conduisit les deux oncles près de leur neveu, qui les attendait avec impatience.

— Mes oncles, dit-il à brûle-pourpoint, dès qu'il fut seul avec eux, je ne veux pas être prêtre.

— Bah ! lit Jacques, c'est ton confesseur qui s'est confessé. Je m'y attendais un peu.

— C'est trop difficile, mon oncle.

— C'est même impossible, mon neveu.

— Mais enfin, s'écria Oscar, qu'est-ce que tout cela veut dire ?

— Cela veut dire, mon frère, que ce pauvre monde qui, depuis le commencement des âges historiques, s'évertue à marcher sur sa tête, se met enfin sur ses pieds.

L'oncle Jacques se trompait. Cette journée n'eut pas de lendemain. Les géologues de la Vérité avaient mis en mouvement toutes les piles de l'électricité planétaire, pour prévenir de l'évasion de leur prisonnière

les mensonges civilisés, barbares et sauvages qui régissent le genre humain. Sur tous les points du globe, la police secrète des faussetés contemporaines fut lancée à sa recherche. On découvrit enfin qu'elle s'était réfugiée à Paris, où les plus fins limiers des cinq parties du monde furent expédiés en toute hâte pour s'emparer de sa personne. Le soir même, ils l'arrêterent à la gare du chemin de fer de l'Est, au moment où elle partait pour l'Allemagne. M. de Bismark l'a échappé belle.

EUGENE NUS

L'ART ET LE PATRIOTISME

La *Nouvelle Revue*, qui a institué une si intéressante rubrique, les *Provinces*, pour recueillir chaque quinzaine les revendications intellectuelles ou matérielles de la France, publie en tête de cette même rubrique et sous le titre *L'Opinion à Paris*, de courts articles, vibrant d'un patriotisme libéral et sincère ; ils montrent bien le domaine intellectuel où tous doivent se rencontrer et s'entendre : l'idée de patrie, dans le sens de la plus large extension nationale. Nos lecteurs nous sauront gré de citer cette page signée Barnave, *L'Art et le Patriotisme*.

Parmi les raisons de rapprochement, une des plus précieuses est celle-ci : l'art dépasse les frontières, il n'a point de patrie. On peut renverser la proposition : l'art qui n'exprime pas sa patrie, qui ne se limite pas à elle, n'est rien. De bas en haut, cette loi est vraie. C'est notre tour de main qui fait la valeur de nos articles de commerce, de nos tableaux, de nos livres. C'est notre tour d'esprit qui donne énergie et pénétration à nos idées.

Or, de sa cohésion, de sa solidarité, en dépit des rhéteurs, la race a le sens profond. Elle demeurera toujours rétive aux essais de fusion et d'oubli. Voyez le départ de nos troupes pour Madagascar, cet enthousiasme des populations varie comme elles, mais qui, comme elles, forme le faisceau. Suivez cette marche triomphale. Entendez ces vivats, les battements de tous ces cœurs, ces fanfares. Ce sont là de gros signes et qui ne trompent point.

Chacun comprend obscurément qu'il fait partie d'un vaste groupe où les traditions sont en commun, où l'on se comprend mieux que par le geste, par l'acclamation ou par le silence. Ce pays, qui semble engourdi, est toujours le pays du pavois, de l'aulxée, des exploits héroïques.

Il n'y a pas de banalité dans les choses ; il n'y en a que dans les esprits. L'idée de patrie n'est point artificielle. Elle gît au fond des plus sceptiques, comme ce grenadier endormi du grand sonneil qui chanta Henri Heine et que réveilleront les sonneries des trompettes.

Le dévouement, la mort, le massacre, toutes ces images, qui font frémir et trembler, sont surexhaussées par la patrie, et ce mot, quand on le fixe, perd son sens ordinaire, un peu étroit, un peu éteint, resplendit comme cet autre, la gloire, dont il a été le compagnon.

D'ailleurs tous les peuples d'Europe sont profondément patriotes. Ils nous délèguent les utopies, mais ils conservent leurs sentiments. Les Allemands rapportent tous les grands problèmes, scientifiques et autres, à la question de nationalités. Ainsi les Italiens, les Anglais et les Russes. C'est cette tension de la race qui crée des œuvres originales, immortelles.